

Réflexions d'été (part two)

Georges Privet

À quoi sert la fiction ?

Number 66, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Privet, G. (2016). Review of [Réflexions d'été (part two)]. *L'Inconvénient*, (66), 56-58.

RÉFLEXIONS D'ÉTÉ

(PART TWO)

Georges Privet

5 mai : Écrire sur le cinéma aujourd'hui, c'est guetter avec impatience l'avènement d'une renaissance qui tarde à venir, tout en regardant l'art qu'on aime se faire bouffer inexorablement par l'industrie...

Ainsi, la fermeture de la Boîte Noire, après celle du complexe Excéntris et de dizaines de vidéoclubs et de salles de répertoire, vient rappeler une fois encore (et sans doute pour la dernière, car il ne reste désormais plus grand-chose à fermer) la fin d'une certaine idée du septième art, mise à mort par le monde du numérique, de la dématérialisation et du cinéma maison.

Pour suppléer au manque d'écrans, tout en essayant d'élargir son propre public, la Cinémathèque québécoise – ultime rempart et dernier bastion de la cinéphilie – consacre désormais une de ses salles à des sorties de nouveaux films, un geste qui dit bien à quel point le cinéma qu'on aime ne trouve désormais plus de place que dans les endroits spécialement consacrés à sa survie en tant qu'art.

Parallèlement, la Cinémathèque annonce, pour juillet et août, la tenue d'une vaste rétrospective consacrée à une alléchante « Histoire de l'érotisme », partant sans doute du principe que si les gens ne se déplacent pas pour ça, ils ne viendront plus pour grand-chose. C'est

peu dire qu'on lui souhaite la meilleure des chances...

16 mai : En furetant sur l'Internet Movie Database, je découvre que les bandes-annonces américaines ont désormais leurs propres bandes-annonces – de très courtes accroches de cinq ou six secondes qui les précèdent afin d'aider les gens à voir s'ils sont prêts à voir la « version longue ». En découvrant ça, on se demande quelle chance on peut désormais avoir de convaincre les gens de visionner un Antonioni, un Angelopoulos ou un Kiarostami...

27 mai : L'actualité du cinéma, c'est aussi de plus en plus celle de la télévision. À preuve, la minisérie *Marseille*, sur Netflix – où Gérard Depardieu et Benoît Magimel s'affrontent dans ce qui est vendu comme une sorte de « *House of Cards* à la française » –, devient contre toute attente un succès étrange, du genre « il faut que tu le vois, parce que c'est tellement mauvais que c'est bon ».

Éreintée par la presse, ridiculisée par les internautes et faisant même l'objet d'un blogue Tumblr répertoriant avec délectation ses répliques les plus débiles (par exemple : « Vous trouvez pas ça bizarre qu'on se touche le zob en parlant de Picasso ? »), la série devient ironiquement un des *must* culturels de

la saison – le genre de catastrophe industrielle que tout le monde veut voir, histoire de constater par soi-même l'étendue des dommages.

Netflix s'en réjouit d'ailleurs (qu'on en parle en bien ou en mal, pourvu qu'on en parle...) et profite du chaos pour annoncer en grande pompe que *Marseille* aura droit à une seconde saison. « Succès » typique d'une époque où les gens préfèrent rester chez eux à rire d'un navet « incontournable » plutôt que de sortir pour aller à la rencontre d'un film qu'ils risquent d'être les seuls à voir. D'ailleurs, la même semaine, le très beau film de Jia Zhang-ke *Au-delà des montagnes* sort à Montréal sans le moindre *buzz* et dans l'indifférence la plus totale.

24 juin : Le réseau TVA a décidé de fêter la Saint-Jean-Baptiste en invitant les Québécois à revoir *Independence Day* – un blockbuster on ne peut plus américain.

On se dit qu'il y a peut-être là une sorte d'*inside joke* teintée d'ironie, ou un acte de provocation militante, ou peut-être même une espèce de message subliminal provenant de l'inconscient. Mais la vérité est à la fois plus simple et plus décevante : la suite du film s'appête à prendre l'affiche, et les Américains (qui ne ratent jamais ce genre d'occasion) en



ont profité pour inviter les diffuseurs à repasser l'original comme une sorte de mégabande-annonce.

Reste, au-delà de l'anecdote, une question troublante : pourquoi le diffuseur le plus populaire au Québec fait-il si peu de place au cinéma québécois dans sa programmation ? Quoi qu'il en soit, il y a là une politique qui garantit que « le jour de l'indépendance » n'arrivera pas de sitôt, et qu'il restera pour les Québécois un gros film de science-fiction.

1^{er} juillet : Parlant d'Amérique (peut-on faire autrement ?), *The Purge: Election Year* attire les foules en nous plongeant dans les États-Unis de 2025, dans une société où, un jour par année, tous les crimes (y compris le meurtre) sont permis. Ses héros : une candidate à la présidence et son garde du corps, qui tentent d'échapper aux maniaques et aux leaders d'extrême droite qui veulent profiter de cette « fête » pour avoir leur peau.

On aura compris que *The Purge: Election Year* est de ces séries B qui reflètent avec mordant l'inconscient collectif de leur époque. Sorti peu après le massacre d'Orlando et peu avant celui de Dallas, ce thriller sur le contrôle des armes et l'ère Trump crie que l'Amérique d'aujourd'hui est un film d'horreur. Et qu'il n'y a à peu près que le cinéma d'action qui lui permette encore

de « purger » sans violence ses instincts les plus inavouables et les plus profonds.

11 juillet : *Les 3 p'tits cochons 2*, un gros film de mononc' parfaitement quelconque, devient contre toute attente le premier succès québécois de l'année. Un succès qui témoigne d'un nouveau phénomène : la tendance qu'ont les producteurs à faire des suites à des succès modestes dont à peu près personne ne se souvient.

À preuve, la relationniste d'un important distributeur m'avait offert quelques semaines plus tôt un DVD de *Now You See Me* à l'entrée de la projection de presse de la suite très astucieusement nommée *Now You See Me 2* – le producteur du film sachant pertinemment que personne ne se souviendrait du divertissement insignifiant dont il venait de produire la suite. Signe d'une époque si friande de suites, et des revenus (modestes mais stables) qu'elles génèrent, elle n'hésite plus à faire des suites que personne n'attend à des films dont personne ne se souvient. Un constat qui me remet en mémoire cette phrase de Steven Soderbergh : « Le problème avec les gens qui méprisent le public, c'est que le public leur donne souvent raison. »

7 juillet : Je revois *Le règne de la beauté*, le dernier Arcand – un film qui m'avait

beaucoup déçu à sa sortie, mais auquel je ne peux m'empêcher de repenser très souvent. Pourquoi ? Difficile à dire... Le ratage est si douloureux et incontestable qu'on peut vraiment parler d'un naufrage : personnages synthétiques, sexualité aseptisée, intrigue sans intérêt... On ne croit à rien, sauf, peut-être, à cet étrange moment où une femme – qui voit Kadhafi se faire lyncher à la télévision – demande, affolée, à son compagnon : « Mais nous, est-ce qu'on est vrais ? »

Pour moi, c'est un peu comme si Arcand (après avoir été injustement attaqué au sujet de *L'âge des ténèbres*) s'était dit : « D'accord, vous ne voulez plus que je parle de la société québécoise... Je peux arrêter sans problème ! » Et qu'il avait tâché – avec un positivisme forcé, qui frôle le déni volontaire – de traquer le « beau » dans ce qu'il a de plus artificiel : les intrigues sans fièvre de jeunes sans âme, filmés comme des dieux dans un Charlevoix aux airs d'Olympe, admirant le fleuve et leur nombril dans des maisons plus intéressantes qu'eux. *Le déclin de l'empire* étant clairement consommé, les *invasions* étant maintenant loin derrière nous, les *ténèbres* s'étant dissipées pour faire place à une lumière suspecte...

D'autant plus que le tout est filmé avec une sorte de sérénité feinte, de bonheur béat, presque chimique, qui



dit à chaque scène le vide abyssal du Québec contemporain, son abandon des enjeux collectifs à l'autel du contentement personnel, et sa reddition soumise et souriante aux joies du *confort et de l'indifférence*. Ne restent plus que les maisons belles et vides du générique final, qui semble d'ailleurs s'efforcer de les mettre en valeur pour leurs prochains propriétaires.

8 juillet : Comme chaque année depuis huit ans, la culture pop américaine débarque en force à Comiccon, attirant quelque 60 000 amateurs de cinéma, de télé, de BD, de jeux vidéo et de *cosplay*. Une faune « sympathétique » et tragicomique, qui témoigne – avec ses cinquantenaires engoncés dans leurs costumes de superhéros, collectionnant les mêmes jouets que leurs enfants et petits-enfants – d'une culture désormais indissociable du commerce, qui semble avoir régressé à un stade d'infantilisme perpétuel.

En voyant un reportage sur l'événement à la télé, je repense à une phrase que le critique Ty Burr, du *Boston Globe*, a écrite après avoir vu la destruction d'Auschwitz dans le plus récent film de superhéros : « *X-Men : Apocalypse* est un film fait pour des spectateurs pour qui l'Histoire n'est plus qu'un lien Wikipédia et la fin de l'humanité la *punch line* d'une bande dessinée. » C'est, il va sans dire, un immense succès.

15 juillet : Je dois me rendre à l'évidence :

mes coups de cœur des dernières semaines sont souvent des vieux films que je découvre désormais sur le Net : *Begotten* d'Edmund Elias Merhige (1989), un étrange petit film expérimental sur le début et la fin du monde ; *Charles mort ou vif*, d'Alain Tanner (1969), sur le pdg d'une fabrique de montres qui abandonne tout pour partir vivre avec un jeune couple bohème ; *The Big Bang* de James Toback (1990), amusant défilé de têtes parlantes spéculant sur le sens de la vie et l'origine du monde ; *La vieille dame indigne*, de René Allio (1965), sur la rébellion tardive d'une femme âgée ; *Putney Swope*, de Robert Downey (1969), sur des Afro-Américains qui prennent la direction d'une agence de pub new-yorkaise ; *Themroc*, de Claude Faraldo (1973), un film entièrement dialogué en grognements, sur le ras-le-bol d'un peintre en bâtiment ; et *Wanda*, le seul et unique film de sa réalisatrice et vedette, Barbara Loden (1970), sur une femme passive qui se lie à un criminel, est arrêtée et remercie le juge au moment du prononcé de sa peine.

Ces films mis en ligne de manière souvent illégale, et dans des copies de qualité douteuse, m'amènent à un constat étonnant : je vois désormais les films que j'aime le plus sur un écran plus petit que les programmes souvenirs qu'on achetait jadis en sortant du cinéma. Preuve que la cinéphilie se vit désormais loin des salles, presque en contrebande, sur des écrans qui vont de la taille d'un cartable à celle d'un timbre-poste.

16 juillet : Par une étrange coïncidence, je trouve sur le site de *Libération* un article fascinant sur la découverte, en 2004, d'une petite salle de cinéma cachée dans les catacombes de Paris. Abandonnée au moment de sa visite par la police, la petite salle contenait un écran de bonne taille, un projecteur en parfait état, un système électrique complet, un bar, trois lignes téléphoniques et une bonne collection de films ! Quand la police y est retournée trois jours plus tard, l'électricité et le téléphone avaient été coupés et on avait laissé une note disant : « N'essayez pas de nous retrouver... »

27 juillet : Virée annuelle au ciné-parc entre amis. L'occasion de renouer avec une certaine innocence, entourés de couples qui ont amené leurs enfants, leurs sandwiches et leurs chaises longues, ou qui font du *necking* à l'arrière du pick-up, en regardant distraitemment l'écran. Une chance comme une autre – et Montréal en offre désormais plusieurs (avec les RIDM en plein air, Film noir au canal et même le FFM) – de voir du cinéma en plein air, l'été, à la belle étoile, sans trop de bandes-annonces, de jeux électroniques ou de pubs dans les parages.

On en profite en se disant que c'est l'été et qu'il fait beau. Que l'hiver s'en vient et qu'il risque d'être long. Et qu'il faudra probablement retourner sous terre très bientôt. ■